



**HAL**  
open science

**Mobilité et attachement : l’habiter et le chez soi.  
Expériences urbaines en contexte de crise industrielle à  
Jimbolia (Roumanie)**

Bianca Botea

► **To cite this version:**

Bianca Botea. Mobilité et attachement : l’habiter et le chez soi. Expériences urbaines en contexte de crise industrielle à Jimbolia (Roumanie). UET Press. In Gilles de Rapper, Pierre Sintès, Beni Bardoshi (dir.), Social Practices and Local Configurations in the Balkans, 2013. hal-03850382

**HAL Id: hal-03850382**

**<https://hal.science/hal-03850382>**

Submitted on 14 Aug 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Mobilité et attachement : l'habiter et le chez soi. Expériences urbaines en contexte de crise industrielle à Jimbolia (Roumanie)***

Chapitre paru in *DE RAPPER, Gilles, SINTES, Pierre, BARDHOSHI, Nebi (dir.), Social Practices and Local Configurations in the Balkans*, Tirana, UET Press, 2013.

**Introduction**

Cette contribution apporte un éclairage sur les pratiques d'« habiter » la ville et sur la construction du « chez soi » dans des situations de fort changement urbain. Deux contextes définissent à Jimbolia ces changements : d'une part, une profonde crise économique et sociale et, d'autre part, un contexte de migration de retour au pays et de circulations pendulaires.

Deux fils directeurs seront suivis dans ce texte. Dans un premiers temps, il s'agira de comprendre comment une ville redevient habitable dans une situation de crise et de changement et pour cela j'analyserai quelques mécanismes qui participent au renouvellement du récit urbain et à la reconstruction des attachements à la ville. L'analyse s'appuiera sur une recherche effectuée dans une petite ville frontalière avec la Serbie, située dans la région du Banat en Roumanie, ville qui est un ancien pôle industriel régional. Le contexte de fermeture des anciennes industries de la ville au milieu des années 1990, entraînant son effondrement économique et le départ d'une partie de la population vers la grande ville voisine de Timisoara, interrogeait depuis cette date les possibilités d'une revitalisation urbaine. Cette dimension s'est avérée d'autant plus importante au cours de la recherche que la ville s'est affirmée, selon de nombreux acteurs de projets, comme un modèle de revitalisation urbaine dans la région.

Un second point d'analyse portera sur la question de la production de l'habiter en contexte de migration et de mobilité. Jimbolia est une ville fondée par des populations germaniques (Souabes) qui ont été majoritaires dans la ville jusqu'aux années 1950. La double déportation que certains Allemands de Jimbolia ont subie (dans les camps soviétiques, puis dans les camps du régime communiste roumain) a fortement réduit leur nombre. A cela s'ajoute le phénomène de départ vers l'Allemagne de l'Ouest pendant le communisme et au début des

années 1990, ce qui fait que nous assistons aujourd'hui à une quasi-disparition de cette communauté. Environ 200 Souabes vivent aujourd'hui à Jimbolia sur un total de 11 000 habitants. Dans ces conditions d'une présence de plus en plus réduite des habitants germanophones, je montrerai qu'il existe, au contraire, un surinvestissement de cette dimension et de son passé dans les pratiques patrimoniales observées en ville. J'analyserai comment cette dimension patrimoniale et mémorielle participe de la production de l'« habiter » dans les conditions d'une pratique discontinue dans cet espace, voire dans les conditions d'une absence. Il s'agira en outre de comprendre ce qui fait la qualité d'espace « habité » d'une ville et la qualité de « chez soi » d'un espace lorsqu'on est dans la mobilité. L'analyse portera plus largement sur les pratiques patrimoniales et mémorielles en tant que mécanismes privilégiés dans la réorganisation du récit urbain et d'un espace « habitable » en situation post-crise, ainsi que dans la construction d'un « chez soi » en contexte de mobilité.

Pour cela, le texte s'organise en trois points. Dans un premier temps, je reviendrai sur quelques approches de la notion d'« habiter » et de « chez soi » pour situer l'angle d'analyse qui sera privilégié ici. Dans un deuxième temps, je montrerai à partir de l'exemple d'un musée que la patrimonialisation et les pratiques mémorielles peuvent être au cœur de la construction d'un espace urbain « habitable » et d'un « chez soi » en contexte de mouvement pendulaire entre deux pays. Enfin, je finirai cet article en ouvrant sur la question des variations dans les rapports aux lieux dans des situations de mobilité et en posant la question des conditions dans lesquelles la patrimonialisation et la transmission mémorielle peuvent produire (ou non) des processus d'attachement à l'espace.

## **1. Mobilité et attachement : l'habiter et le chez soi**

Si on reprend la distinction opérée dans le monde anglophone entre « house » et « home », ma recherche portera plutôt sur la dernière dimension. Il s'agit ici moins d'une analyse des espaces proprement domestiques, rattachés donc à la maison en tant qu'espace physique et social, mais plutôt des mécanismes et des lieux par lesquels se construit une familiarité avec l'espace, les manières de faire « maison » et d'extension des espaces domestiques dans l'espace public. Dans cette recherche, le terme « home » renvoie aussi à la construction d'un espace du « chez soi » dans les conditions d'une expérience de migration ou de retours réguliers au lieu de départ, comme c'est le cas à Jimbolia de certaines populations souabes.

Certains auteurs discutent de la notion de « home » (que l'on pourrait traduire par « chez soi », et de manière plus extensible par l' « habiter ») non pas dans les termes d'un lieu, mais dans les termes d'une pratique : *home as a practice*, pour reprendre les termes de Ida Wentzel Winther (2009). Cette auteure affirme que la notion n'a pas nécessairement affaire avec les lieux où nous vivons, mais avec une expérience que nous faisons du monde à travers des lieux multiples auxquels on s'attache pour un temps précis (2009 : 51). C'est ainsi qu'elle distingue quatre dimensions et significations que nous pouvons attribuer à la notion de « chez soi » : le « chez soi » comme lieu, le « chez soi » comme idée (comme valeur et comme univers normatif), le sentiment de « chez soi » et, enfin, le « faire chez soi » (*homing oneself*). Ce dernier fait référence aux manières d'établir un univers du chez soi et de se sentir chez soi à la maison ou à d'autres endroits. Ma recherche croisera ces quatre dimensions en ne s'arrêtant cependant à aucune de manière spécifique et détaillée : c'est du « faire chez soi » et des pratiques d' « habiter » qu'il sera question ici, mais en saisissant également les lieux et les qualités attribuées à des lieux en tant qu'espaces du « chez soi » ou « habités ».

Une contribution importante sur la notion d' « habiter » en lien avec le contexte de mobilité est apportée par des géographes comme Mathis Stock (voir entre autres Stock : 2004 et 2006). L'auteur désigne par l' « habiter » « l'ensemble de la pratique des lieux, (...) les manières dont les individus font avec les lieux. Pratiquer les lieux, c'est en faire l'expérience, c'est déployer, en actes, un faire qui a une certaine signification » (2004 : 2). Quant aux lieux, ils deviennent « le *focus de l'investigation* non pas en tant que *milieu*, mais en tant que *contexte* des pratiques, *topicité* des pratiques et *référents* des symbolisations humaines. L'habiter est donc le rapport à l'espace exprimé par les pratiques des individus » (2004 : 2). Nous sommes dans une certaine mesure dans la même perspective exposée précédemment qui met l'accent sur l'habiter comme processus plutôt que sur l'« habitat » comme lieu donné, voire comme espace domestique.

Au-delà de ces précisions terminologiques, l'intérêt de la contribution de M. Stock repose avant tout sur le regard qu'il porte sur le lien entre habiter et mobilité. L'auteur souligne qu'aujourd'hui le fait d' « habiter » un lieu ne suppose plus forcément une continuité spatiale et temporelle dans un espace. Il note que « la variable discriminante pour déterminer la familiarité avec les lieux n'est plus la distance, mais la fréquence » (p. 7, 2006) et les possibilités de connexion à un lieu ou à plusieurs. L' « habiter » ne désigne plus, comme certaines approches philosophiques le montrent, l'organisation du monde à partir d'un centre,

unique ; cette organisation peut se faire dans les conditions d'un espace de vie plus mobile, à partir de plusieurs centres. Stock parle dans ce sens d'un mode d'« habiter polytopique », caractérisé par la manière de construire des liens entre les différents centres autour desquels s'organise la mobilité (Stock, 2006). Ces liens entre les lieux sont opérés par les liens entre des personnes et par le déplacement des individus.

Nous pouvons prolonger ces idées en posant l'hypothèse qu'un espace devient habité ou devient un « chez soi » en situation de mobilité lorsqu'il est un lieu de connexion aux autres. Par ailleurs, et selon une approche plus philosophique, l'« habiter » est une manière d'être présent au monde et aux autres. Il se trouve au croisement des interactions individuelles, au niveau du « faire avec les autres » et de l'agencement du collectif.

D'autres auteurs qui se préoccupent de la problématique de l'espace font la distinction entre « territoire » et « réseau » (Lussault, 2007). Selon Michel Lussault, le « territoire relève du principe de la continuité et de la contiguïté dans l'espace, le réseau se construit plutôt à partir des principes de la discontinuité et de l'accident, de la connectivité des individus qui définissent et composent un espace mobile » (2007 :131). Je reprendrai ici cette distinction pour formuler l'hypothèse qu'un espace habité se range plutôt du côté de la logique du réseau que du territoire.

Nous concevons l'espace habité ou le « chez soi » comme une pratique d'attachement des individus, attachement compris dans le sens d'un double lien : un lien que les individus construisent à un espace-temps et un lien qui les attachent aux autres. Les lieux d'attachements ne sont pas seulement l'expression de nos rapports aux lieux mais aussi de ce qui nous tiennent ensemble, de *ce qui nous relie* (Micoud, Peroni : 2000). Par rapport à notre terrain de recherche, nous nous demandons comment se construit cet attachement d'une part à l'espace urbain en contexte de crise et de post-crise et, d'autre part, dans le cas du « chez soi » des Souabes qui ont quitté la Roumanie, mais qui y reviennent régulièrement.

Mes recherches ont exploré jusqu'à présent uniquement l'espace social de connectivité qui se tisse à partir d'un des points phares de ces trajets de la mobilité des Souabes, plus précisément leur lieu d'origine, la *Heimat* (le foyer natal). Pour certains de mes interlocuteurs, ce lieu est fortement investi encore aujourd'hui à travers des pratiques de tourisme de racines, mémoriel ou la « double résidence ». Il est intéressant d'observer l'espace de réticularité qu'organise la

*Heimat* en pays roumain, espace qui ne fonctionne pas seulement comme un nœud de connexion avec les anciens lieux et personnes vivant encore en Roumanie ; le retour à la *Heimat* devient aussi la principale forme de connexion aux autres Souabes émigrés en Allemagne.

## **2. Le musée Stefan Jäger : maison mémorielle, maison-patrimoine et musée urbain**

Si notre analyse porte sur deux dimensions différentes de l'habiter, la première reliée à la dimension urbaine et la seconde au « chez soi » en contexte de mobilité, nous observerons dans cette partie l'imbrication de ces deux éléments.

L'analyse des données de terrain nous amène à lier la construction de cette *Heimat* allemande dans la ville de Jimbolia au surinvestissement de la dimension mémorielle souabe touchant l'espace public de cette ville dans le contexte du développement urbain qui a suivi la crise industrielle. Les stratégies de revitalisation urbaine mises en place par des acteurs institutionnels et associatifs s'appuient sur deux mécanismes : le développement économique par l'installation de nouvelles entreprises et investisseurs dans la ville et une réorganisation du récit urbain par une quête d'éléments qui puissent refaire un sentiment de continuité dans une situation de crise et de rupture.

Dans la recherche de renouvellement d'un récit urbain officiel, de nombreux éléments du passé sont mis à l'écart et tenus sous silence (la période du communisme considérée en bloc, les mémoires industrielles, les pratiques de la frontière d'avant et d'après 1989 associées quant à elles à des pratiques illégales). Dans ce processus de sélection, le passé allemand de la ville s'avère être un élément performatif intéressant de plusieurs points de vue malgré la diminution importante de la communauté allemande qui vit à Jimbolia. L'arrivée des Allemands dans la ville en 1766 (principalement en provenance d'Alsace, de Lorraine et de Luxembourg) constitue l'événement urbain fondateur qui fait généralement consensus au sein des habitants actuels de Jimbolia indépendamment de leurs affiliations ethniques<sup>1</sup>. Cet événement historique, et le développement ultérieur de la ville à partir de cette dimension allemande, sont un élément central récupéré également dans les stratégies de marketing urbain

---

<sup>1</sup> Les chiffres du recensement de 2002 indiquent qu'à Jimbolia vivent des Roumains (lesquels représenteraient 72% du total de la population), des Hongrois (15%), des Roms (7%), des Allemands Souabes (5%), etc. Les données du dernier recensement réalisé en 2010 ne sont pas encore disponibles.

de la municipalité dans le contexte de crise économique. Ce choix doit être vu en lien avec, entre autres, le fait que de nouveaux investisseurs d'Allemagne dominent le champ des investissements à Jimbolia où ils jouent un rôle important en matière de relance économique. Il est bon de noter que ces entrepreneurs ne sont pas nécessairement des Souabes ou n'ont pas forcément des racines dans la ville.

Les dimensions économique et culturelle sont fortement liées dans les stratégies de développement de la ville mises en place par la municipalité. Par exemple, l'installation de toute nouvelle entreprise allemande dans la ville passe par un rituel de visite au musée du peintre souabe Stefan Jäger, le musée le plus emblématique du passé souabe. Sur un autre plan, la stratégie de développement culturel de la ville se fait de manière plus générale en faveur de la valorisation des mémoires allemandes et en lien avec les pratiques de tourisme mémoriel des Souabes de retour dans la ville comme avec le soutien financier de certaines associations de ces derniers et du Ministère de la Culture du Land de Bavière, pour la sauvegarde du patrimoine (souabe). La « sauvegarde de la tradition allemande de la ville » est un élément central dans la rhétorique que sous-tendent ces actions de soutien.

L'analyse du musée Stefan Jäger et de sa dynamique dans le temps permet d'inscrire les processus mémoriels et patrimoniaux dans les transformations de la ville d'après 1989 et dans la construction des nouvelles formes et lieux d'attachement à la fois à la *Heimat* et à la ville de manière plus générale par les habitants, permanents ou temporaires<sup>2</sup>. Cet exemple nous invite également à observer l'articulation, ou parfois le manque d'articulation, entre les « politiques » et les « micropolitiques » du patrimoine et de la mémoire. J'ai repris cette distinction introduite par Rogers Brubaker qui l'utilisait pour parler des catégories de l'ethnicité. Les « politiques » de l'ethnicité font référence aux processus par lesquels les catégories ethniques sont institutionnalisées et incorporées dans des constructions culturelles, symboliques (comme les narrations ou mythes nationaux, etc.) ou politiques. Les « micropolitiques » désignent plutôt une construction de ces catégories « par le bas », les procédures par lesquelles elles sont utilisées, vécues, transformées dans la pratique sociale, des contextes dans lesquels « elles donnent du sens à des problèmes et des situations,

---

<sup>2</sup> Les Souabes ne représentent pas la seule catégorie de population concernée par les circulations à l'étranger. Il existe des migrations et des mobilités pendulaires plus récentes (vers l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne) qui touchent d'autres populations de la ville.

articulent des affinités et des affiliations, identifient des mises en commun et des connexions, élaborent des récits et des compréhensions individuelles » (Brubaker et al. 2006 : 51).

Une analyse de l'histoire, de l'évolution et des pratiques contemporaines du musée permet d'envisager ce lieu à partir de trois moments clés de sa transformation.

Une première étape concerne l'initiative première de sauvegarde d'un espace privé, l'habitation du peintre allemand, et de sa valorisation en tant que « Maison mémorielle du peintre Stefan Jäger ». Cette « maison mémorielle » est créée en 1969 à l'initiative des trois enseignants souabes de la ville. Ceux-ci ajoutent aux collections artistiques trouvées dans la maison du peintre d'autres pièces acquises par des familles vivant à Jimbolia ou dans la région. Ce lieu est appelé « maison mémorielle », mais nous pouvons nous demander s'il ne s'agit pas davantage d'une maison-patrimoine, à partir de la distinction entre mémoire et patrimoine faite par Michel Rautenberg (2003). Le patrimoine est, à la différence de la mémoire, le produit d'une stratégie de conservation, des procédures de valorisation, même si cela peut se faire - comme c'est le cas de cette « maison mémorielle » - en dehors des procédures et cadres institutionnels et plutôt selon la logique des « patrimoines sociaux » (Rautenberg) à l'initiative des acteurs sociaux.

La deuxième transformation s'opère en 1996 quand la « Maison mémorielle Stefan Jäger » devient le « Musée Stefan Jäger ». Cette initiative a le soutien de la municipalité mais aussi du Ministère de la culture du Land de Bavière et de l'Association des Jimboleni souabes émigrés. Si, avant 1996, cet espace n'était pas très connu, et était surtout utilisé comme cadre de pratiques pédagogiques pour des cours d'arts plastiques, un des initiateurs du musée étant professeur d'arts plastiques, la transformation de ce dispositif en musée a complètement modifié sa visibilité et son usage, passant d'une « maison mémorielle » d'un peintre, abritant un patrimoine artistique local, à un lieu où on patrimonialise les expériences et les mémoires de la communauté souabe originaire de la ville dans son ensemble. De la maison mémorielle d'un peintre, on est ainsi passé à la maison mémorielle de la communauté allemande. Conformément à cela, on ajoute alors aux collections artistiques quelques nouvelles salles d'exposition : une salle avec une collection d'objets ethnographiques, une salle archéologique et historique et, enfin, « la chambre souabe », reconstitution de l'intérieur d'une « maison allemande ». Il convient de situer cette mutation dans le cadre du changement démographique et politique du milieu des années 1990, après la fin du grand exode des Souabes et le

déploiement de leur espace de vie d'une échelle principalement locale à un espace plus mobile de circulation entre les deux pays.

Cette mise en histoire de la communauté allemande est à la base de la transformation de cet espace d'un lieu mémoriel à un lieu de patrimoine. Pour reprendre M. Rautenberg, les constructions patrimoniales se fondent davantage sur une rupture entre passé et présent, alors que les récits et constructions mémoriels s'appuient plutôt sur le principe de continuité. Il est intéressant d'observer qu'à travers ce processus de construction patrimoniale de la communauté souabe, on assiste à un traitement de la dimension allemande comme un trait culturel, donc à la construction culturelle d'une communauté, à la fabrication d'une « tradition » allemande de la ville et d'un discours autour de celle-ci. Mais nous pouvons nous demander si ce processus d'objectivation culturelle de la dimension mémorielle et des pratiques de vie attribuées aux Souabes ne va pas de pair avec une déconnexion de ces pratiques du temps présent et avec leur éloignement du quotidien de la réalité de la ville par l'enfermement dans un passé figé et atemporel. Des auteurs comme Michel Peroni (2001) ou Jean-Louis Tornatore (2010) montrent l'existence d'un tel phénomène dans le cas du patrimoine industriel, lorsque les entreprises patrimoniales opèrent la conversion de lieux rattachés à des secteurs économiques en objets culturels. Le cas du musée Stefan Jäger est intéressant pour observer la tension entre, d'une part, le phénomène de décontextualisation sociale par la « typification » culturelle et, d'autre part, une certaine dynamique sociale qui se crée autour de ce lieu et qui le maintient connecté aux rythmes et aux sociabilités de la ville. Je reviendrai plus loin sur ce dernier aspect.

Il est important enfin de situer l'évolution de ce petit musée dans le cadre plus général de la stratégie de développement culturel de la ville. A partir du milieu des années 1990, dans la période suivant la grande crise industrielle de la ville, nous pouvons observer que la patrimonialisation de la présence allemande devient un élément central des politiques culturelles de la municipalité. Dans la programmation de la principale manifestation urbaine de la ville, les *Journées de Jimbolia*, la première activité mentionnée sur la plaquette de communication de ce festival est la rencontre des Souabes au Forum allemand (l'association des Allemands de Jimbolia). En outre, à l'occasion de ce festival, qui a lieu en été pendant la période des retours au pays, des Souabes de la ville ou qui reviennent d'Allemagne sont appelées à « raconter » le passé lors des multiples événements de cette manifestation. Selon un de mes interlocuteurs :

Lorsqu'il y a des événements internationaux dans la ville, [ces Allemands] sont très utiles. Ils ont un rôle représentatif. Comme le maire. Le maire est pour l'exposition. Donc ces messieurs seront là et commenceront à raconter, ils ont la mémoire vive sur ce qui a été autrefois. Nos Roumains à nous ne savent pas trop car ils sont arrivés ici après, dans un système qui était déjà en place. Et donc ceux-là [les Allemands] connaissent les légendes. Pour des expositions et des trucs comme ça il faut dire les légendes du lieu, passées et présentes, et les gens qui ont marqué cette période-là. (...).

Le rôle de témoin attribué aux Souabes et leur rôle de transmission d'un savoir exemplaire en matière de pratiques de travail, transmission effectuée vers d'autres populations de la ville, sont visibles dans la place qui est accordée à la dimension allemande dans différentes manifestations culturelles de la ville. La fête de la ville, exemplaire de cette tendance, est ainsi celle où l'on tue le cochon, pratique domestique ancienne attribuée à l'origine aux habitants souabes.

La participation des Allemands dans la médiation entre le passé et le présent de la ville, mais aussi entre différents groupes de population, nous amène à une troisième mutation opérée au sein du musée Stefan Jäger. Finalement, ce lieu de célébration de la communauté souabe - présente ou de retour ponctuellement - est devenu un musée de la ville, dans le sens de lieu urbain, de rencontre et de fabrication de la citoyenneté, d'expérience avec les autres. Il est le lieu de réunion d'un club de femmes, un lieu de pratiques chorales, de cours de sport ou une plateforme d'information et de diffusion concernant des activités variées : différentes associations de médecine naturelle ou de yoga viennent présenter leurs actions, des candidats aux élections locales y défendent leur programme. Cet espace n'est pas seulement un musée, mais un espace intégré aux rythmes et aux activités urbaines, « un lieu qui vit » comme l'affirme avec fierté son administratrice. Cette personne, qui gère l'institution depuis la mort de son époux (un des initiateurs du musée), ne parle pourtant pas l'allemand. Sa personnalité joue un rôle important dans la présence de toutes ces personnes qui fréquentent le lieu, de différentes affiliations ethniques.

Pour poursuivre l'idée concernant la compétence de médiation interethnique dans la ville attribuée aux Souabes, il convient de mentionner que, jusqu'au milieu des années 1990, la principale usine de Jimbolia (usine de tuiles et de céramiques aujourd'hui en fin de vie) était le lieu de transmission d'un savoir de cohabitation et de lien entre différents groupes

ethniques, régionaux et générationnels de la ville. L'usine était le principal lieu de socialisation, de contact et de connaissance de la ville pour les migrants qui arrivaient des différents coins de la Roumanie et, selon mes interlocuteurs, les Allemands étaient les exemples à suivre au lieu du travail. En outre, l'univers de l'usine constituait un espace de loisir, sportif, de sociabilité et de culture. Dans ses espaces annexes des compétitions sportives, des mariages, différentes rencontres ou fêtes avaient lieu. Aujourd'hui, en raison du déclin de cette usine, cette transmission s'effectue à travers d'autres lieux parmi lesquels le musée Stefan Jäger, à l'occasion des principales fêtes de la ville ou à travers les réseaux interethniques de mobilité de travail vers l'Allemagne. Il est important de noter que les personnes concernées par ces mouvements entre Roumanie et Allemagne ne sont pas exclusivement les Souabes qui ont quitté la Roumanie, mais aussi de nombreuses autres populations de la ville qui se déplacent en Allemagne pour travailler, profitant des réseaux historiques de migration vers ce pays. Le statut de « germanophone » n'est plus restreint aujourd'hui aux seuls Souabes, mais il peut être attribué aussi à des Roumains, Hongrois et Roms entraînés dans ces circulations et faisant partie de réseaux interethniques d'entraide. De nombreux Roumains trouvent ainsi du travail temporaire en Allemagne (généralement pour de l'entretien à domicile ou de l'aide aux personnes âgées) par l'intermédiaire de Souabes, amis ou anciens voisins. Des mariages mixtes résultent parfois de ces circulations.

J'aborderai enfin une dernière dimension concernant la fréquentation de ce musée permettant de mesurer son intérêt pour les Souabes partis de Jimbolia et son impact sur les pratiques de visite de la ville. Au cours de notre enquête, nous avons pu constater que les Souabes ponctuellement de retour, se rendent au moins une fois dans leur vie dans ce musée. Cependant, ce dernier n'est pas leur principal lieu de sociabilité quotidienne lorsqu'ils sont à Jimbolia. Le musée est davantage un lieu reconnu que fréquenté, un lieu important dans la perspective d'une reconnaissance officielle des mémoires et des patrimoines liés à la présence allemande dans la ville. Il est également un lieu de témoignage et de transmission, un lieu où les Souabes émigrés se rendent lors des retours au pays afin de montrer à leurs enfants leurs pratiques de vie d'autrefois, surtout lorsque ceux-ci sont nés en Allemagne, ou à des nouveaux amis et collègues allemands qui les accompagnent en touristes.

Parmi les autres lieux fréquentés par les Souabes de retour dans la ville, il est bon de mentionner tout particulièrement le marché, le Forum Allemand, le cimetière et surtout l'espace de la maison qui devient un important objet d'investissement patrimonial. Les retours

se font généralement en juillet - août lors du festival *les Journées de Jimbolia* et de la fête du *kirchweih* (principale fête religieuse catholique des Souabes), mais aussi à l'occasion de Pâques ou de la Toussaint. Ceux qui reviennent évoquent l'envie de vivre et de faire comme autrefois, de s'asseoir au milieu de la cour, de marcher à pieds nus, de manger comme ils le faisaient avant (ils vont d'ailleurs très peu au restaurant). Certains retraités peuvent avoir racheté une maison avec du terrain dans la ville où ils résident du printemps à l'automne alors qu'ils retournent en Allemagne pour passer l'hiver. Les pratiques de vie dans l'espace domestique et son analyse comme espace social de connectivité constituent une dimension très peu explorée jusqu'à présent et qui mériterait une étude en soi.

Si nous regardons la dynamique dans le temps de ces pratiques de retour, nous pouvons observer que le tourisme de racines ou mémoriel et la pratique de la double résidence deviennent moins fréquents pour les nouvelles générations. Les moins de 25 ans et plus généralement ceux nés en Allemagne se rendent une fois à Jimbolia afin de voir comment leurs parents et grands-parents ont vécu : « Ils viennent une fois pour connaître leurs racines, mais ça s'arrête à ça, cela ne change rien à leur vie », affirme le président du Forum allemand. Le responsable de cette association se prononce de façon pessimiste sur la continuité de ces pratiques allemandes à Jimbolia et sur l'investissement des lieux de la ville par la présence physique de cette communauté ou même par les mémoires la concernant : « Malgré des discours et des volontés de “garder la tradition” que l'on entend de l'Allemagne, si on raisonne à froid en 20-30 ans on dira de tout cela : “Il était une fois !”. Mais c'est comme ça. C'est comme ça qu'on écrit l'histoire ! ».

### **3. Transmission mémorielle et dynamiques de l'attachement**

Pour conclure, quelques points se dégagent des données et des analyses présentées ci-dessus.

Les dimensions mémorielle et patrimoniale de l'écriture de l'histoire constituent un terrain intéressant où se croisent à la fois les enjeux de développement urbain et les pratiques de la vie ordinaire, les constructions « par le haut » et « par le bas ».

Les processus mémoriels et de patrimonialisation sont des expressions et des outils pour construire nos rapports aux lieux, pour habiter l'espace, mais aussi pour habiter le temps et pour construire des continuités et réorganiser la cohérence des récits et des pratiques urbaines

dans les situations de changement après 1989. Comme nous l'avons vu, ces changements tiennent à la fois à la crise d'un secteur économique industriel phare de la ville et à des changements démographiques par la migration/mobilité.

Les opérations patrimoniales et mémorielles renforcent et participent à l'organisation des territoires de connectivité. D'une part, il s'agit d'une connectivité à l'échelle spatiale entre des territoires plus proches ou plus éloignés dans les conditions où après 1989 on habite de manière plus extensive l'espace (au-delà du cadre étatique national). D'autre part, cette connectivité s'opère aussi au niveau des différentes temporalités de la ville et entre les différentes générations et catégories de population, surtout avec la disparition d'une communauté de la ville autrefois majoritaire et avec l'arrivée d'autres populations à Jimbolia (pour la plupart roumanophones).

Cependant, si les mécanismes du patrimoine et de la mémoire sont des outils de construction du « chez soi » et d'habiter un espace - y compris (ou surtout) dans les conditions de mobilité voire d'absence sur un territoire - il est important d'observer qu'il existe aussi des situations où mobilité et attachement au territoire ne s'articulent pas. Nous pouvons ainsi nous interroger sur les conditions dans lesquelles la construction du « chez soi » ou d'autres formes d'attachement à l'espace accompagnent les phénomènes de mobilité comme sur celles dans lesquelles, au contraire, cela ne se produit pas.

Pour explorer cette possibilité de construction ou non de l'attachement à partir des situations de déplacement, je ferai appel à une contribution venant d'un champ différent de la mobilité que celui abordé ici, celui du déplacement urbain. Isaac Joseph, dans une étude sur les moyens de transport en ville et le rapport aux lieux qu'ils permettent auprès des habitants, montrait qu'il existe deux formes distinctes de mobilité : une mobilité de type « flux » et une autre de type « réseau » (Joseph in Clot-Goudard, Tillous : 2008). Selon Joseph, ces dernières impliquent un rapport différent à l'espace. La mobilité de type « flux » ne produit pas des formes d'attachement car elle ne permet pas des temps d'arrêt, de pause, des rapports personnalisés aux lieux. Nous pourrions dire que cette mobilité entraîne plus difficilement des pratiques d'habiter l'espace. La mobilité de type « flux » est celle d'un déplacement d'un point à un autre et elle est le mieux illustrée par le transport aérien. La rapidité du déplacement est privilégiée en défaveur d'un déplacement permettant des points d'arrêt et des relations à un territoire au cours du trajet. A l'opposé de ce modèle de déplacement, il

existerait une mobilité de type « réseau » à l'exemple de la marche à pied ou du transport en bus. Dans ce déplacement, le passager fait l'expérience de la ville qu'il traverse, une expérience faite d'imaginaire et d'intimité, qui convoque la mémoire, entre autres la mémoire attachée à des lieux, la rêverie et la projection. Lors de ces déplacements qui sont des activités cognitives singulières vécues différemment par chaque individu, des attachements aux lieux de la ville sont produits, réactivés ou renforcés.

Pour revenir à la recherche menée à Jimbolia, nous pouvons nous demander si la mobilité des Souabes et de leurs descendants relève des rapports aux lieux plutôt forts ou faibles, comme le suggère les propos précédents. Ce que nous observons à Jimbolia est le fait que ces circulations entre la Roumanie et l'Allemagne n'entraînent pas le même rapport au territoire et à la mémoire parmi les individus qui les pratiquent. Par exemple, nous avons vu que pour les descendants de deuxième et de troisième génération le tourisme de racines n'engendre que rarement un lien plus continu et durable à l'espace, le déplacement pouvant se résumer à une seule visite de « connaissance des racines » sans renouvellement. Cela signifierait que les opérations de témoignage et de remémoration envers ces descendants des migrants, ainsi que les dispositifs de patrimonialisation que nous avons identifiés à Jimbolia, ne produisent pas les mêmes effets chez les Souabes partis et chez leurs enfants. Pour les générations plus anciennes, qui sont nées à Jimbolia et qui y ont vécu, la connaissance de la ville et les liens d'attachement à celle-ci sont plus forts. Les dispositifs patrimoniaux et mémoriaux renforcent ces liens à l'espace et à d'autres individus. Pour les générations plus jeunes, ces dispositifs n'arrivent pas toujours à produire les mêmes effets et les mêmes relations cognitives à cet espace. William James (2005/1916) parlait de l'existence de deux types de connaissance, une « connaissance *par* contact et par familiarité », de l'ordre de la croyance, et une « connaissance *sur*, d'ordre conceptuel ». La première est une connaissance produite par l'expérience, comme nous le voyons par exemple dans le cas de la marche à pied ou du déplacement en bus ou comme dans le cas des Souabes qui ont vécu à Jimbolia. Nous pouvons faire la supposition que ce type de connaissance engendre plus probablement des formes d'attachement aux lieux. Au contraire, lorsque la connaissance de la ville est incorporée comme une connaissance *donnée* de l'extérieur, médiata, par exemple par des dispositifs patrimoniaux comme le musée, elle n'entraîne pas le même type de lien à l'espace.

Cependant, des historiens comme Maria Bucur (2009) discutent le cas intéressant des phénomènes de « postmémoire », terme que l'auteure emprunte à Marianne Hirsch (1997). La

« postmémoire » désigne la formation des mémoires et des liens forts par rapport à des événements chez des individus qui n'ont pas vécu ou connu par une expérience directe ces événements (lorsque par exemple ces événements se sont déroulés avant leur naissance). Nous pouvons rappeler ici le cas de certaines mémoires coloniales, des mémoires de guerre ou de l'esclavage, etc. Par rapport aux possibilités de production des attachements mémoriels forts de type post-mémoire, Maria Bucur explique que ce phénomène apparaît davantage lorsqu'un individu n'acquiert pas une information liée un événement comme une *connaissance donnée, de type historique*, mais plutôt par le biais de *la transmission d'une expérience* de vie, qui peut passer par exemple par les récits mémoriels au sein de la famille ou, j'ajouterais, d'autres groupes d'affiliation (ethniques ou autres).

Ces approches nous permettent de soulever des nouvelles pistes de réflexion et de terrain. D'une part, l'analyse des dispositifs institutionnels d'action patrimoniale ou mémoriels étudiés jusqu'ici (musée, festival urbain), peut être prolongée par une ethnographie fine des situations de transmission mémorielle qu'ils impliquent. D'autre part, l'analyse de ces dispositifs mériterait d'être enrichie par une recherche au niveau des pratiques quotidiennes des Souabes lorsqu'ils sont de retour dans la ville, pratiques qui peuvent aussi relever des phénomènes mémoriels et patrimoniaux (comme nous l'avons vu par exemple avec une certaine forme de patrimonialisation de la maison et de l'espace domestique). Il s'agirait plus largement d'une ethnographie de la vie quotidienne de ces populations, en suivant leurs itinéraires et déplacements dans la ville, leurs lieux de visites et de rencontre, les réseaux de fréquentation sur place qui tissent des espaces d'action et de connexion (à l'échelle locale et transnationales) auxquels participent ou pas les nouvelles générations d'Allemands et d'autres habitants de Jimbolia. L'attachement des descendants de migrants à des lieux de la ville (ou le manque d'attachement) tient certainement au type de relation cognitive qu'ils construisent avec la ville, une connaissance de type expérientiel ou pas. Dans ce sens, la recherche devrait identifier les lieux où cette relation est construite (que cela soit dans un musée, dans la rue, à la maison) et ce qu'elle produit et engage.

## **Bibliographie PRENOMS**

Brubaker, Rogers, Feischmidt, Margit, Fox, John et al. 2006. *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*. Princeton : Princeton University Press.

- Bucur, Maria. 2009. *Heroes and Victims: Remembering War in Twentieth-Century Romania*. Indiana: Indiana University Press.
- Clot-Goudard, Rémi et Tillous, Marion. 2000. 'L'espace du réseau : du flux au territoire. Le tournant pragmatiste engagé par Isaac Joseph', *Tracés*, 15 : 107-126.
- James, William. 2005 (1916). *La volonté de croire*. Paris : Seuil, *Les Empêcheurs de tourner en rond*.
- Hirsch, Marianne. 1997. *Family Frames : Photography, Narrative, Postmemory*. Harvard University Press.
- Lussault, Michel. 2007. *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Paris : Seuil.
- Micoud, André et Peroni, Michel. (coord). 2000. *Ce qui nous relie*. Paris : L'Aube.
- Peroni, Michel. 2001. 'Ce qui reste de la mine dans la région stéphanoise. La mine faite objet, la mine faite sujet', In Bensa Alban et Fabre Daniel (éd.), *Une histoire à soi. Figurations du passé et localités*. Paris : Editions de la MSH. 251-277.
- Rautenberg, Michel. 2003. *La rupture patrimoniale*. Edition A la Croisée.
- Serfaty Garzon, Perla (dir.). 2006. *Un chez-soi chez les autres*. Paris : Bayard Editions.
- Stock, Mathis. 2004. 'L'habiter comme pratique des lieux géographiques', *EspacesTemps.net*, Travaux.
- Stock, Mathis. 2006. 'L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles', *EspacesTemps.net*, Travaux.
- Tornatore, Jean-Louis. (sous la dir. de). 2010. *L'invention de la Lorraine industrielle. Quêtes de reconnaissance, politiques de la mémoire*. Paris : Riveneuve.
- Wentzel Winther, Ida. 2009. 'Homing oneself – Home as a practice', *Home and Space*, 42, 49-83.